



COMPRENDRE LES ENJEUX GÉOPOLITIQUES DES CHRÉTIENS D'ORIENT

ENTRETIEN AVEC JEAN-FRANÇOIS COLOSIMO

*Historien des religions, essayiste et philosophe,
enseignant à l'Institut Saint-Serge (Paris)*

octobre 2014

COMPRENDRE LES ENJEUX GÉOPOLITIQUES DES CHRÉTIENS D'ORIENT

Spécialiste des chrétiens d'Orient, Jean-François Colosimo est historien des religions. Essayiste et philosophe, il enseigne à l'Institut Saint-Serge (Paris). Il vient de publier « Les Hommes en trop. La malédiction des chrétiens d'Orient » (Fayard, 2014).

Entretien réalisé par Nicolas Kazarian, chercheur associé à l'IRIS.

Existe-t-il une géopolitique des chrétiens d'Orient ?

Il existe une question des chrétiens d'Orient qui permet de récapituler la question d'Orient, à savoir le rôle-clé, au XIXe siècle, de l'Empire ottoman : sa place, son importance, sa décomposition et les conséquences de cette dernière, au Levant d'une part et dans les Balkans d'autre part. Pour autant, cette question interroge les catégories essentielles de la géopolitique, tout en les déroutant.

Qu'est-ce qu'un peuple ? Une communauté de destin est-elle de nature ethnique, confessionnelle, culturelle, linguistique ? Ainsi, dans notre représentation, les chrétiens d'Orient sont volontiers assimilés au christianisme arabe. Or, ceux d'entre eux qui peuvent correspondre à cette définition ne sont pas ethniquement arabes. Ils ne le sont devenus linguistiquement que tard, avant de se faire eux-mêmes les promoteurs de l'arabité. Ce phénomène de métamorphose est indispensable pour comprendre ce qu'est un fait communautaire et comment il traverse l'histoire en se donnant une identité qui semble intangible, mais qui ne cesse de se remodeler, question on ne peut plus actuelle.

Qu'est-ce qu'un territoire ? Une diaspora peut-elle être un modèle d'organisation durable ? Les chrétiens d'Orient dérangent également le concept canonique. Ils forment des communautés très peu territorialisées dans le sens où leur inscription a toujours été mouvante et souvent transfrontalière. Durant des siècles, ils n'ont pas bénéficié d'une existence autonome qui aurait fourni l'ancrage nécessaire à l'émergence d'un État propre et donc d'un espace circonscrit. Leurs récentes dispersions et disséminations ont accentué cette distanciation à l'égard de la territorialité, quitte à lui substituer, par contrecoup, une

représentation de la « terre sacrée » d'ordre purement symbolique. Qu'ils aient érigé leur sort diasporique en modèle d'identité se révèle plein d'enseignements à l'heure des grands flux migratoires.

Qu'en est-il de la sécularisation et du fanatisme dans la mondialisation ? Une planète prise entre consumérisme et tribalisme, est-ce là notre seul avenir ? Les chrétiens d'Orient dérogent aux liens normatifs entre le fait religieux et le fait politique. Leurs communautés ont une identité confessionnelle extrêmement forte, souvent liée à une Eglise, mais dont on ne peut pas dire qu'elle détermine leur identité politique. Ils ont voulu soit conformer cette dernière à des régimes nationaux, soit la dissoudre dans des ensembles supranationaux, les deux mouvements ne s'excluant pas : pendant longtemps, un chrétien d'Antioche pouvait ainsi être un patriote syrien et un militant panarabe. Cette capacité d'allégeance à des niveaux divers, tels que le pays, la région, la civilisation, et pour finir le monde, représente une alternative aux dualismes en cours.

Toutes ces raisons forgent l'écriture d'une géopolitique des chrétiens d'Orient, non pas au sens d'une description du phénomène, en compartiments orthodoxe, catholique ou protestant, mais de l'interrogation critique sur les limites opérationnelles des concepts classiques, normatifs si l'on veut, de la géopolitique que cause leur existence contradictoire et paradoxale.

Vous écrivez dans votre nouvel ouvrage que les chrétiens d'Orient sont des « tiers » et des « médiateurs ». Qu'entendez-vous par là ?

Par « tiers », j'entends que les chrétiens d'Orient ne sont jamais à leur place. Ils sont partout, toujours, de quelque façon en trop. Ils gâchent l'image d'homogénéité que les dominants aimeraient pouvoir construire ou reconstruire d'eux-mêmes. Voyez la Terre Sainte : ils ne sont pas assez arabes pour les musulmans et trop arabes pour les Israéliens. Voyez la Turquie : ils sont Grecs ou Arméniens avant que d'être Turcs. Voyez le Liban qui fut un temps leur pays et qui ne l'est plus : ils se répartissent entre les deux alliances concurrentes menées pour l'une par les sunnites, pour l'autre par les chiites. Ainsi, on les considère inmanquablement en décalage par rapport à l'identité présumée qu'on veut leur assigner et

sont vite assimilés, à ce titre, à des ennemis de l'intérieur. Car, en fait, ils témoignent, même involontairement, de l'irréductibilité de l'histoire, débordent les limites identitaires convenues et montrent que de telles frontières ne sont ni naturelles, ni étanches. Ainsi, que ce soit à Jérusalem, à Gaza ou à Istanbul, ils posent le même problème aux appareils étatiques en place, qui est de savoir quelle consistance véritable ces derniers accordent à la citoyenneté, voire à la laïcité. Pis, les paysages physiques et mentaux, à tout le moins dans leur généalogie, qui forment ces nations modernes nées du kémalisme, de l'arabisme, du sionisme, deviennent incompréhensibles sans la présence, la connaissance et la reconnaissance des chrétiens d'Orient.

Cette fonction de tiers explique qu'ils relèvent d'une géopolitique de la médiation, ce qui peut paraître un oxymore. Mais c'est bien cette faculté de médiation qui creuse leur malheur en un temps de déflagration frontale entre le Nord et le Sud.

Les chrétiens d'Orient ne jouent-ils pas de cette perméabilité des frontières identitaires ?

Ils en jouent évidemment parce que l'histoire les somme de choisir. En Terre sainte, il arrive souvent que leurs prélats sont à la fois Palestiniens de naissance, Israéliens de nationalité, Arabes de langue, chrétiens de religion, cosmopolites de confession parce que rattachés à des institutions ecclésiastiques globales. Cette complexité est désormais la raison de leur élimination ou de leur effacement car elle contredit les armements identitaires à fin d'homogénéisation.

Or cette complexité représentait une chance pour la région où les identités sont devenues meurtrières car les chrétiens d'Orient démontraient la possibilité d'une certaine mixité entre cultures, cultes, appartenances, langues, etc. Dépossédés, puisque ni leur nombre, ni leur état ne leur permettaient de revendiquer une situation de maîtrise des autres, il leur fallait incessamment composer et, donc, postuler une culture du dialogue. L'exception a été le Liban où, les dispositions prises par le colonisateur français, ont rendu possible ce qu'il faut nommer la « croisade maronite » dont la fin fut catastrophique pour les maronites eux-mêmes, mais aussi pour tous les chrétiens du Liban, pour ne pas dire les chrétiens du Proche Orient dans leur ensemble. En effet, cet aventurisme payé du prix de la guerre civile a

radicalement écarté l'idée d'un panarabisme « laïcisé », dénoncé à partir de là comme un cheval de Troie de l'Occident par les panislamistes.

Les chrétiens d'Orient sont aujourd'hui plus que jamais désarmés. Ils ne peuvent donc prétendre à aucune autonomie et encore moins à la capacité d'agir sous forme de représailles. C'est ce qui en fait d'utiles victimes pour ceux qui ont besoin d'engranger les cycles de haine et de vengeance. Il n'y a pas de représailles puisqu'ils sont désarmés. Ils sont devenus l'objet des violences contradictoires entre groupes et servent d'exutoire à la violence générale parce que chaque fois que l'on ne peut exercer cette violence sur l'adversaire, on peut la reporter contre eux. Ainsi, de tiers indispensables, ils sont devenus des tiers indésirables, puis des tiers sacrifiés.

Comment analysez-vous le traitement des chrétiens d'Orient par la communauté internationale dans les rapports de force entre grandes puissances ?

Ce que l'on appelle la communauté internationale, ce sont les grandes puissances européennes réunies autour des États-Unis. Dans la dite communauté internationale, Washington a pris la place de Londres comme première puissance sunnite au monde. La France, à rebours de sa vocation, a rallié cette position. Pour des raisons à la fois historiques, culturelles et économiques – le pétrole –, mais aussi en raison des inquiétudes soulevées par la révolution iranienne de 1979 et le réveil du monde chiite, nous voyons ce bloc occidental se conduire comme l'allié indéfectible, jusqu'à l'aveuglement, des forces les plus réactionnaires du monde sunnite : la péninsule arabique, l'Arabie saoudite, les Emirats, le Qatar, mais aussi la Turquie d'Erdogan. Dans la guerre de religions que connaît désormais l'islam, l'Occident a fait le choix d'appuyer le camp qui, pourtant, a financé le salafisme, ce dernier ayant suscité cette forme d'extrémisme radical aboutissant au terrorisme. Les chrétiens d'Orient paient le prix de cette option car les djihadistes voient dans leur présence un empêchement à la progression de la purification apocalyptique qui fait le fond de leur idéologie. Dans un tel contexte, il n'y a pas de politique qui vaille ou qui tienne à l'égard des chrétiens d'Orient, puisqu'ils constituent une variable d'ajustement. La question de les

sauver ou non n'est pas principale. Elle est secondaire par rapport à la volonté de déléguer à un islamisme conservateur le rôle de stabilisateur du monde arabe qui avait été précédemment octroyé à des régimes socialistes et militaires.

Ma conviction est la suivante : les États-Unis entendent se retirer peu à peu du Proche-Orient. D'une part, l'exploitation des gaz et bientôt des huiles de schiste a modifié la donne énergétique. D'autre part, l'Asie, le Pacifique, la Chine représentent l'enjeu majeur de demain. Dès lors, les Américains sont tentés de déléguer leur rôle de gendarme dans le monde ancien à des nations alliées, la France et l'Angleterre en l'espèce. Après la Libye, c'est ce à quoi nous assistons en Irak. Pendant ce temps, la Russie assume son rôle. Derrière un Vladimir Poutine, aisé à caricaturer tant lui-même se prête au jeu, se tient un Sergueï Lavrov et la permanence des fondamentaux d'une politique étrangère qui remonte à la période des Tsars et en vertu de laquelle, au Proche-Orient comme dans le Caucase, l'instrumentalisation des chrétiens sert de levier à l'accès aux mers chaudes. Cette politique, la Russie la maintient. Elle la rapproche de l'Iran. Les Empires russe et perse ont toujours eu des intérêts convergents contre l'Empire ottoman. Or, fait significatif, l'ensemble des primats et des hiérarques des Églises orientales, orthodoxes mais aussi catholiques depuis peu, délaissent Paris, pour Moscou. J'en prends pour preuve le fait récent que le patriarche syriaque catholique, en visite à Rome, déclarait, à la sortie de sa rencontre avec le pape François, qu'il fallait en appeler au patriarche Cyrille afin que le Kremlin protège les chrétiens d'Orient ! Les chrétiens en Syrie, au Liban, en Jordanie, en Palestine, en Egypte, ont toujours été très progressistes, voire un peu marxisants au moment de l'Union soviétique. Mais cette fascination récurrente et désormais illimitée des chrétiens d'Orient pour Moscou accable en fait notre indifférence. Aussi intéressée, cynique, condamnable qu'elle puisse paraître, la seule politique cohérente au Proche-Orient est aujourd'hui celle de la Russie, cohérente par rapport à son histoire, cohérente par rapport à ses intérêts et cohérente par rapport à son influence. De la même manière, nonobstant le régime en place, aucune stabilisation régionale n'est possible sans lien avec Téhéran.

Pourquoi est-ce si tragique de voir disparaître les chrétiens d'Orient, s'ils peuvent se reconstruire ailleurs?

Leur disparition serait tragique parce qu'elle donnerait raison à la purification ethnique comme méthode de coexistence entre les peuples. Elle serait tragique pour les populations non-chrétiennes car elle marquerait la fin de la diversité et d'une certaine sécularisation indispensables à leur propre équilibre, émancipation et progrès. Elle serait tragique parce que les lieux mêmes où le christianisme est né deviendraient des sites muséographiques qui seraient abandonnés aux pèlerins et aux touristes. Elle serait tragique parce qu'elle amputerait la mémoire vivante des civilisations antérieures de l'Orient. C'est de tout cela dont les chrétiens sont porteurs. Est-ce que les pierres mortes parlent encore lorsqu'il n'y a plus de pierres vivantes pour les animer? La lettre des idéaux démocratiques devient-elle un esprit véridique à défaut d'hommes pour l'incarner? J'en doute.

Mais la pire des tragédies serait bien sûr la leur. Pour les chrétiens d'Orient obligés de partir de ces lieux qu'ils savent être leur « chez eux », le traumatisme serait invraisemblable. Ils auraient alors à rejoindre un Occident imaginaire, qu'ils pensent chrétien et ne l'est pas, un Occident dans lequel ils seraient prolétarisés, marginalisés et rendus à un sort folklorique. Ils auraient à affronter une culture où le fait religieux est minoré, où l'appartenance communautaire empêche l'épanouissement de la pleine citoyenneté, et se verraient confrontés à une mobilité et à une exogamie qui menaceraient leur identité et permanence. Ils auraient alors le choix de se constituer en ghetto communautariste au cœur d'une Europe qui ne les connaît pas, ou de participer à l'aventure post-moderne et, dans ce cas, de se dissoudre. Ce qui reviendrait, dans les effets, à accomplir le projet inconséquent de George W. Bush qui était de créer un territoire réservé aux chrétiens en Irak et de les y rassembler, quitte à constituer un camp d'internement qui n'aurait pas manqué ultimement de tourner au charnier de masse. De plus, les chrétiens auraient été privés des autres et les autres des chrétiens. Mais leur installation en Occident pourrait également donner lieu à une multiplicité de bantoustans, une forme d'apartheid qui ne dit pas son nom, où l'anonymat et l'incapacité de se relier aux paysages, aux lieux, à l'histoire, aux cimetières qui sont les leurs annonceraient leur silencieuse disparition.

L'hémisphère nord peut ainsi assurer leur survie matérielle et peut se révéler le pire danger pour leur survivance culturelle et culturelle. Face aux assassinats d'aujourd'hui et aux

incertitudes de demain, ce dilemme cruel résume à sa façon les tourments de la mondialisation destructrice de l'humanité historique. Il faut blâmer l'islam pour ses siècles d'oppression, l'islamisme pour son programme criminel mais il ne faut pas exonérer l'Occident qui a souvent tenu les chrétiens d'Orient en otages. Chaque fois qu'il a prétendu se porter à leur secours, il a plutôt servi ses propres desseins au risque de les exposer. Les suites du 11 septembre 2001 ont porté cet étau à son paroxysme. Nous en sommes aujourd'hui à l'évidence de cette impasse : la catastrophe de civilisation que nous laissons se produire représente en fait une sorte de suicide moral pour l'esprit européen. ■

COMPRENDRE LES ENJEUX GÉOPOLITIQUES DES CHRÉTIENS D'ORIENT

*Spécialiste des chrétiens d'Orient, **Jean-François Colosimo** est historien des religions. Essayiste et philosophe, il enseigne à l'Institut Saint-Serge (Paris). Il vient de publier « Les Hommes en trop. La malédiction des chrétiens d'Orient » (Fayard, 2014).*

*Entretien réalisé par **Nicolas Kazarian, chercheur associé à l'IRIS.***

OBSERVATOIRE GÉOPOLITIQUE DU RELIGIEUX / OCTOBRE 2014

Observatoire dirigé par Nicolas Kazarian, chercheur associé à l'IRIS
kazarian@iris-france.org

© IRIS

TOUS DROITS RÉSERVÉS

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercœur
75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

F. + 33 (0) 1 53 27 60 70

iris@iris-france.org

www.iris-france.org

www.affaires-strategiques